A V O
L D O
M . .

À VOL D'HOMME

« À vue d'oiseau » : l'expression apparaît pour la première fois vers 1700, peut-être dans le *Traité de perspective* de Bernard Lamy : « On appelle perspective à vue d'oiseau, celle dont le point de vue est placé de manière qu'on suppose le spectateur élevé en l'air comme s'il était oiseau ». On parlait aussi de « vue d'hirondelle ». À l'autre bout du siècle, l'*Encyclopédie méthodique* complète la définition : « On donne le nom de plan à vue d'oiseau à un dessin qui représente les objets tels qu'un oiseau est censé les voir à l'instant où il vole au-dessus de ces objets, ou tels que les ont vus les hommes intrépides qui ont monté dans nos machines aérostatiques. » Entre-temps, en effet, le 20 octobre 1783 avait constitué une date capitale dans l'histoire du regard humain : Jean-François Pilâtre de Rozier et André Giroud de Villette s'étaient élevés au-dessus du faubourg Saint-Antoine dans la machine des frères Montgolfier. Il y a peu de place pour l'imagination poétique dans le court compte rendu que Villette fait de ce vol captif pour un journal de l'époque : « Dès l'instant, je fus convaincu que cette machine peu dispendieuse serait très utile dans une armée pour découvrir la position de celle de son ennemi ». Le ton est tout autre quand, le mois suivant, Alexandre Charles s'envole à son tour dans son ballon à hydrogène : « Jamais rien n'égalera ce moment d'hilarité qui s'empara de mon existence, lorsque je sentis que je fuyais la terre ; ce n'était pas du plaisir, c'était du bonheur. »

Depuis, avec les photographies aériennes de Nadar (1858), avec Google Earth, le logiciel qui « permet à tout utilisateur de survoler la terre et de zoomer sur le lieu de son choix » (2005), le regard vertical sur le monde d'en bas s'est banalisé, démocratisé peut-être. Surveillance ou évasion ? Nous ne sommes guère sortis de l'alternative Villette/Charles : la vue d'oiseau, devenue vue d'homme, étend-elle les limites de notre liberté ou nous soumet-elle à un contrôle de plus en plus implacable ?

Les neuf propositions qui suivent réfléchissent, chacune à leur façon, à ce que « à vol d'homme », signifie aujourd'hui, d'un point de vue esthétique et politique ; à la place qu'occupe l'être humain ainsi exposé dans le paysage ; et aux formes de pouvoir qui s'expriment alors.

Les règles de l'exercice commun sont simples : chaque double page présente deux images, commentées par deux textes : un document et une courte fiction.

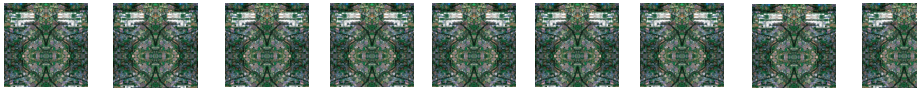
Denis Reynaud

1- Promenade aérienne
Morgan Colonge, Hugo Monniello

2- Légendes urbaines
Laureline Jonville, Jérôme Debec

3- Louis XIV s'envoie en l'air
Célia Séligny, Léna Ricart

4- Pluridimension
Camille Bevilacqua, Marine Nublat

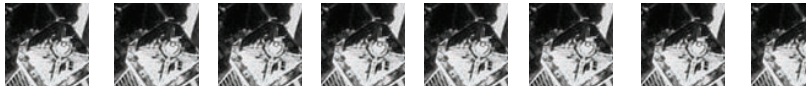


5- La traque
Morgane Chatenaud, Anh-Minh Le Moigne

6- Une prison : regardez-vous vous-même
Alexandra Thibault, Jérémy Rodriguez

7- Quels Tulous exquis !
Marilou Perino-Mosca, Cécilia Bailly

8- Au-delà du rivage, en profondeur
Margaux Coureau, Gregoria Lagourgue



9- La chute
Chloé Feuvrier, Léa Djurado

Ainsi, cheminions-nous le long des routes sinueuses. Elles évitent les terres stériles, les rocs, les sables, elles épousent les besoins de l'homme et vont de fontaine en fontaine. Elles conduisent les campagnards de leurs granges aux terres à blé, reçoivent au seuil des étables le bétail encore endormi et le versent, dans l'aube, aux luzernes. Elles joignent ce village à cet autre village, car de l'un à l'autre on se marie. Et si même l'une d'elles s'aventure à franchir un désert, la voilà qui fait vingt détours pour se réjouir des oasis.

Antoine de Saint-Exupery,
Terre des hommes, 1939

Club des sports de Megève, section parapente
Route Sinueuse.
parapente.alpes74.org

Promeneur égaré sur tes routes sinueuses
Doucement ton pas creuse un détour enchanté
Du point A au point B promeneur qui serpentes
Profites par milliers de détails singuliers

L'aviateur plutôt fier n'arpente pas la Terre
Mais conquiert les contrées de son œil aiguisé
Promenade du ciel est visite partielle
De là haut il peut voir mais c'est son seul pouvoir

Promeneur sauras-tu ton Ithaque gagner
Lorsque vents et marées font enfler ton calvaire
De Charybde en Scylla ton destin est amer
Elle demeure troublée fruit d'une âme outragée

aérienne

Ton errance vacille ici-bas en ces lieux
Tortueux et gaspille un temps jugé précieux
Titubant sans cesse c'est que tu es curieux
Avide de broutilles où tu poses tes yeux

L'aviateur ingénieux du détour s'affranchit
Lui qui là au contact des astres évolue
Gravité abolie lui simplifie la vie
Icare présomptueux en quête d'absolu

Tel l'oiseau indolent qu'invoque Baudelaire
L'aviateur ne peut jouir des plaisirs de la Terre
Quant à lui le marcheur sur son humble chemin
Connaît les délices du voyage sans fin

Avec l'avion, nous avons appris la ligne droite. À peine avons-nous décollé, nous lâchons ces chemins qui s'inclinent vers les abreuvoirs et les étables, ou serpentent de ville en ville. Affranchis désormais des servitudes bien-aimées, délivrés du besoin des fontaines, nous mettons le cap sur nos buts lointains. Alors seulement, du haut de nos trajectoires rectilignes, nous découvrons le sou-bassement essentiel, l'as-sise de rocs, de sable, et de sel, où la vie, quelquefois, comme un peu de mousse au creux des ruines, ici et là se hasarde à fleurir

Antoine de Saint-Exupery,
Terre des hommes, 1939.

Couloirs aériens (Braine-l'alleud 2006)
titchati.be

Forêt de pierre de Shilin - Chine, province du Yunnan. D.R.

横看成岭侧成峰
远近高低各不同
不识庐山真面目
只缘身在此山中

Qu'on la regarde de face, de profil, de loin ou de près,
Le paysage change, elle est des fois grande, des fois petite.
Elle reste toujours une montagne magnifique.
Je ne peux connaître la véritable apparence de la montagne Lu,
C'est parce que je suis en son sein.

Poème 题西林壁 de Shu shi

Province du Yunnan - Chine

8h46. Max est réveillé depuis une heure et c'est une vraie pile électrique ce matin. Jared ne veut pas venir avec nous, il m'a dit hier soir que les vieilles pierres ne l'avaient jamais intéressé. À une époque, il se forçait encore à mentir pour me faire plaisir. Je prépare nos sacs à dos avec tout le matériel nécessaire. Nous n'arriverons que dans deux heures, après un périple en bus sur des routes poussiéreuses et accidentées.

9h03. Max s'est endormi contre la vitre, enveloppé par les rayons du soleil qui dansaient sur son visage d'enfant. Nous arrivons enfin à l'entrée du site marquée par un gigantesque panneau publicitaire jaune et rouge. La forêt de pierre de Shilin est une attraction touristique. Les guides conduisent de petits groupes mais c'est cher et Max n'écoutera pas ces légendes sur des roches millénaires. Nous commençons le parcours en grimpant un sentier qui mène au « Chameau chevauchant l'éléphant ». Ce ne sont pas les noms des rochers qui me déroutent mais cette sensation étrange qui m'envahit. Max marche devant moi et s'arrête toutes les deux minutes pour admirer un papillon ou passer sa tête dans une anfractuosité de la pierre.

9h59. Sans le perdre de vue, je suis à nouveau happée par mes souvenirs et le soleil réapparaît dans le ciel new-yorkais. Ce jour-là, j'avais mis ma plus belle robe

d'été, celle avec les fleurs bleues que Jared aimait tant. On était en septembre mais la chaleur s'écrasait contre les fenêtres des buildings. On s'était retrouvés au pied du gratte-ciel où il travaillait pour une promenade improvisée. Il adorait cette ville, son tumulte et son flot d'hommes d'affaires. On s'était attablés en terrasse pour parler de la météo exceptionnelle en scrutant l'horizon. À ce moment-là, j'ai cru apercevoir un éclair blanc dans le ciel puis une énorme détonation a retenti. J'ai lâché ma tasse qui s'est renversée sur ma robe. Jared s'est levé et son regard vide s'est dirigé vers l'immeuble en feu d'où s'échappait une épaisse fumée noire. Jake devait être en train de lire le journal au lieu de travailler et Janice était sûrement occupée à raconter les derniers potins. C'était le jour de congé de Jared.

10h28. Je me suis écartée du parcours balisé pour chercher Max qui avait dû se cacher derrière une pierre. Cette forêt est labyrinthique. Je comprends Ariane et son fil. Les crêtes dentelées se découpent sur le ciel bleu et je suis un personnage de conte, entraîné dans de terribles aventures où il y aurait un dragon et un chevalier. Je suis toute petite face à ces immenses blocs de roche qui sortent de terre comme des tours qui déchirent le ciel. Je pense à Jared. J'aurais aimé qu'il soit là. Soudain, je sens que quelqu'un me tire par la manche: c'est Max qui est sorti de sa cachette et veut aller voir le rocher du phœnix.

Skyline de la ville de New-York. D.R.

« Nathan habitait au 23e étage du San Remo Building, l'un des luxueux immeubles de l'Upper West Side, qui donnait directement sur Central Park West. Dès qu'il mit le nez dehors, une buée blanche et froide s'échappa de ses lèvres. Il faisait encore presque nuit et les immeubles résidentiels qui bordaient la rue commençaient à peine à émerger de la brume. La veille, la météo avait annoncé de la neige mais il n'était encore rien tombé.

Il remonta la rue à petites foulées. Partout, les illuminations de Noël et les couronnes de houx accrochées aux entrées donnaient un air de fête au quartier. Nathan passa devant le musée d'Histoire naturelle et, au terme d'une course d'une centaine de mètres, pénétra dans Central Park. »

Extrait de *Et après* de Guillaume Musso

Montage réalisé par Eric Ferdinand.

Le mandala, symbole universel, signifie cercle ou centre sacré. C'est une création symétrique élaborée autour d'un point central. Chaque mandala représente une idée de convergence et d'équilibre par rapport à un axe réel ou fictif.
Le mandala est la représentation graphique d'un univers ordonné où tout tourne autour du noyau.

Le Roi Soleil

Ce 18 juin 1680,

Aujourd'hui, en sortant du château, nous, Louis, voyons une machine étrange, posée au loin, dans nos jardins. Nous nous empressons alors de rejoindre cet objet difforme, un gros ballon, chose que nous n'avons jamais vue auparavant.

Devant ce monstre d'invention, nous eûmes, il est vrai, grand peur et pour cause, nous étions le premier à y monter. Colbert nous persuada de faire l'expérience : le ballon se gonfla et décolla.

Nous contemplons alors notre domaine comme nous ne l'avons jamais vu. Bien sûr, depuis notre château, nous voyons que Le Nôtre avait donné des formes géométriques à nos jardins.

s'envoie en l'air

Mais vus d'en haut, nos jardins nous paraissaient être ces mandalas dont parle François Martin, directeur de la Compagnie des Indes. Ils étaient épurés et majestueux. La spirale que formait chaque petit rectangle dansait sous nos yeux et célébrait notre royale personne. Les cèdres qui entouraient le bassin d'eau et qui se prolongeaient en bordure du chemin de sable ressemblaient à nos courtisans.

Tous les nobles étaient agglutinés dans les allées du jardin pour admirer notre élévation. Leurs têtes ressemblaient à ces fleurs qui ne peuvent se détourner du soleil.

Cette promenade dans les airs nous conférait une puissance divine. Les distances étaient considérablement réduites. Nous avons pu aller d'un point à l'autre sans nous déplacer, seulement en le désirant. Nous avions une emprise sur ce monde et nous nous sentions tel Apollon admirant ce joyau humain.

L'orangerie de Versailles est une succession de mandalas. Versailles représente un univers où tout gravite autour du centre, Louis XIV. Les jardins en sont l'expression par leur aménagement: tout converge autour d'un point central symbolisé par des bassins d'eau, des fontaines et des statues.

Photographie Agence France Presse

PLURIDIMENSION

Dans sa série ANTHROPOCENE, David Thomas Smith fait du réel une toile abstraite. Il utilise des images satellites en multipliant les détails et en jouant sur la symétrie des paysages urbains. À propos de son travail, il dit : « La distance peut nous aider à voir les choses d'une nouvelle façon ». En effet, la perspective adoptée par le point de vue aérien permet de capter une unité qui ne saurait être perceptible autrement.

Beijing International Airport, China, 2009-2010
© David Thomas Smith

Par ici, à droite, je crois que c'est ça.
Depuis des heures, je suis à la recherche de ma porte, mais elles se ressemblent toutes. Blocs de béton, lignes blanches, rectangles monumentaux, triangles à la chaîne… et des points lumineux : peut-être des signes de vie. Le tout à perte de vue. Je ne pensais pas que mon retour à la maison serait aussi étourdissant. Enfin, là-bas, une silhouette. Je cours, elle se rapproche : « Eh, vous ! Excusez-moi, je cherche… »
Je m'arrête face à elle, pas de réponse. Elle s'arrête également. Je m'avance encore jusqu'à la lumière d'un réverbère… Non, ce n'est pas possible. Moi ! Le visage livide, transpirant, c'est moi, mon reflet dans un miroir.

Inception, 2010, Christopher Nolan
© Warner Bros Pictures

La plaque réfléchissante s'étend à l'infini, impossible d'en distinguer les frontières. Tout a un double, se répond et se multiplie. Je suis un et deux à la fois.
Je lève les yeux vers le ciel à la recherche d'une issue, mais le labyrinthe se renverse au-dessus de ma tête. Hallucination, rêve ? La ville se referme sur moi, je suffoque, séquestré dans un kaléidoscope ; je me sens observé par toutes ses facettes. Les contours de la ville menacent et s'abattent sur moi, les lignes et formes ne constituent plus qu'une masse qui m'attaque, moi, l'intrus.

Je cherchais mon chemin, mais y a-t-il un chemin ?

Vision du monde.
Le spectateur est placé devant quelque chose.
Argumentation.
Les sentiments sont poussés jusqu'à la prise de conscience.
Le spectateur est placé devant, il étudie.
L'homme est l'objet de l'enquête.
L'homme qui se transforme et transforme.
Intérêt passionné pour le déroulement.
Chaque scène pour soi.
Montage.
Déroulement sinueux.
Bonds.
L'homme comme processus.
L'être social détermine la pensée.
Raison.

Bertold Brecht,
« Théâtre récréatif ou théâtre didactique »,1936

LA

Prise sur le vif, la solitude.

Edouard Boubat

Ne vous est-il jamais arrivé de sentir la lourdeur d'un regard peser sur vous ? Cette sensation, lorsque vous prenez conscience que l'on vous observe ? Vous feignez de ne rien voir, vous jouez l'indifférent. Mais vous vous trahissez. Un geste maladroit, un regard à la dérobée.

Je suis gêné, détourne le regard, fais semblant de rien. Je sais qui elle est, je sais pourquoi elle vient me chercher. Parce que je suis différent, je dois mourir. Je ne me sens pas prêt mais je n'ai pas le choix. **C'est comme ça, c'est aujourd'hui.** Patience, ça ne va pas durer longtemps, il ne tiendra jamais, il n'a pas les nerfs assez solides. Il craque, et tout à coup, tout s'enchaîne. Il s'élance pour s'enfuir, marche, court, se cache**. Rien n'y fait, c'est aujourd'hui.** Ah, enfin il s'arrête ! Ce n'est pas trop tôt… Il revient à la raison, se résigne. Ce n'est pas comme s'il avait le choix, n'est-ce pas ?

Elle se décide enfin à le rejoindre et s'approche de lui. Il ne daigne même pas lever les yeux vers elle. C'est parce qu'il sait que c'est trop tard maintenant, que ça ne sert plus à rien d'essayer de lutter, que c'est inutile. **C'est aujourd'hui : son heure est arrivée.**

TRAQUE

OÙ EST CHARLIE ?

« Marcher dans la foule signifie ne jamais aller plus vite que les autres, ne jamais traîner la jambe, ne jamais rien faire qui risque de déranger l'allure du flot humain. » Paul Auster

Ces gens ne sont pas comme moi et j'ai peur de leur ressembler. Ils arborent TOUS ce même bonnet rouge et blanc assorti à leur large pull. Les bandes bicolores déambulent furieusement comme autant de bandits incarcérés d'une nouvelle ère, l'ère de la couleur rehaussée par le choc chromatique de ce rouge inquiétant. Ils m'épient à travers des verres grossiers. Ils s'assurent du bon dressage de la communauté. L'attention me blesse. Je veux fuir ce groupement de faux intellectuels. Je sens que mon identité gêne, que tous ces yeux me scrutent comme on le ferait d'un animal malade. Je comprends finalement : **je suis une espèce en voie de disparition.**

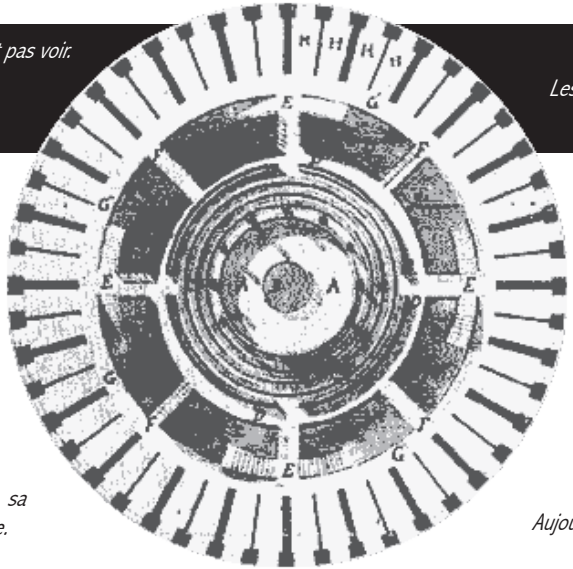
UNE PRISON : REGARDEZ-VOUS VOUS-MÊME

L'espace de détention laisse peu de place à l'évasion visuelle, les perspectives sont tronquées, limitées...

En somme, le détenu est vu, mais il ne peut pas voir.

Les cadrages sont serrés, les paysages morcelés...

Quelle étrange ironie : le détenu est en constante visibilité, il est vu en permanence par les surveillants grâce au jeu subtil des rondes, caméras, judas et lumières crues.



Il y a un peu moins de deux siècles, les supplices et les châtiments infligés aux condamnés étaient abandonnés.

Pourtant, le détenu voit son champ de vision se réduire, sa privation de liberté s'accompagne d'une perte de la vue.

Aujourd'hui, l'enfermement se veut plus « moral »... Ah !

La prison panoptique, 1791, plan

Inventé par Jeremy Bentham, le panoptique est un type d'architecture carcérale dont l'objectif est de permettre à un individu d'observer tous les prisonniers sans que ceux-ci puissent savoir s'ils sont observés. Cela crée une sorte de « sentiment d'omniscience invisible » chez les détenus.

Prison d'Autun, 1855-1856, architecte : André Berthier,
© Fondation du Patrimoine

Où suis-je ?
Où me situer dans l'espace clos et soustrait aux regards qu'est cette prison ?
Rien d'autre à voir que des barreaux et des nuages dans une lucarne, à rêver le hors-champ.
Il n'y a guère que ma vie intérieure que je puisse regarder.
Au son des trousseaux de clefs qui tintent, je tourne en rond dans les espaces infinis de mon cerveau. Le silence m'effraie, je ne suis jamais qu'au milieu du vide, insituable, inassignable.
Les seules empreintes que je puisse laisser, le seul lieu que je puisse habiter, mes seuls tracés : des mots sur la page blanche.

et là être là encore là
pressé contre ma vieille planche vérolée du noir
des jours et nuits broyés aveuglément
à être là à ne pas fuir et fuir et être là

Samuel Beckett, « Mort de A.D. »

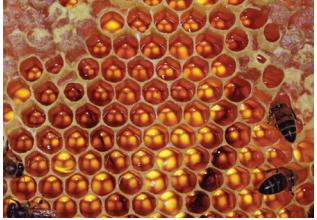
LIBRE ASSOCIATION

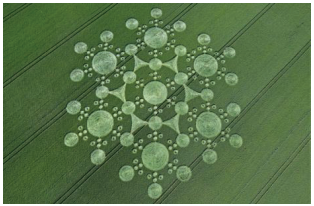
QUELS TULOUS EXQUIS !

Le principe de « libre association » est un concept psychanalytique. Il impose à celui qui explore un sujet de dire tout ce qui lui passe à l'esprit, sans discrimination. Cette technique permettrait d'accéder à l'aspect latent de l'esprit. À ce titre elle fut particulièrement utilisée dans le domaine des arts ; notamment par le groupe des surréalistes. Toutefois la libre association fut écartée dans le domaine de l'architecture. Ainsi des constructions vues du ciel sont associées librement à tout type d'image.

En littérature, ce principe s'illustre dans l'écriture de cadavres exquis. Poèmes, romans, manifestes, ce mode d'écriture largement employé par les surréalistes peut être appliqué à tous les genres littéraires. Offrant des résultats parfois loufoques, s'il est bien encadré tout en étant appliqué à une écriture désinhibée, il peut offrir de vrais moments de poésie.

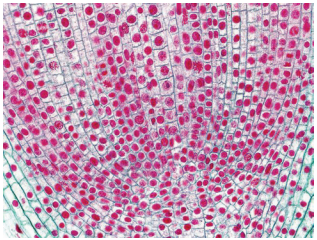
Tulous, habitat communautaire chinois





LIBRE ASSOCIATION

QUELS TULOUS EXQUIS !



Dans leurs vallées perchés
Le long du fleuve, rassemblés
Les Tulous se teintent de la pâleur,
Edifices couronnés de blancheur

Ronds ou carrés
Artifices dans une nature immaculée,
Les couleurs, réveillées explosent
Dans la rosée face au jour qui s'impose.

Émerveillée par ce jour à peine éclos,
Adélie promit, dorénavant, elle se lèverait plus tôt.
Elle dévala la ruelle dans un tourbillon parfumé
Humant une dernière fois avant un ultime retour à la réalité.

Son pas mimait sa détermination,
Pourtant tous les autres flairaient la déception.
Déboussolée, acculée, elle tournait en rond.
Les murs, les corridors, les charpentes lui semblaient devenir de plomb.

Elle sentit la pierre froide et dure sur sa joue, évanouie !
Des pas s'approchèrent et une voix s'éleva, inouïe !

Ses sens lui furent restitués
Et elle trouva le courage de se relever
La rue fut envahie de la foule
La mer pénétra les Tulous par la houle.

Il était temps de renouer avec un présent
Imaginer autour de cercles, ça ne va qu'un temps !
Elle modula d'autres formes dans sa tête,

Une à une, les lignes, les courbes se répètent.
Soudain, dans l'ombre de sa pensée, quelque chose
Apparaît, sournois ; s'insinue puis finalement s'impose.

Le vent tel un ouragan, secoua la communauté entière
Le bois, le torchis et la céramique s'ébranlèrent
Jusqu'au cœur des habitants
Ils sentaient son âme, celle de l'être suprême ici présent.
Tous étaient envoûtés, les yeux s'écarquillaient,
C'était lui, devant eux, Buddha les regardait.

alvéoles ruches; crop circles; cellules; soucoupes volantes

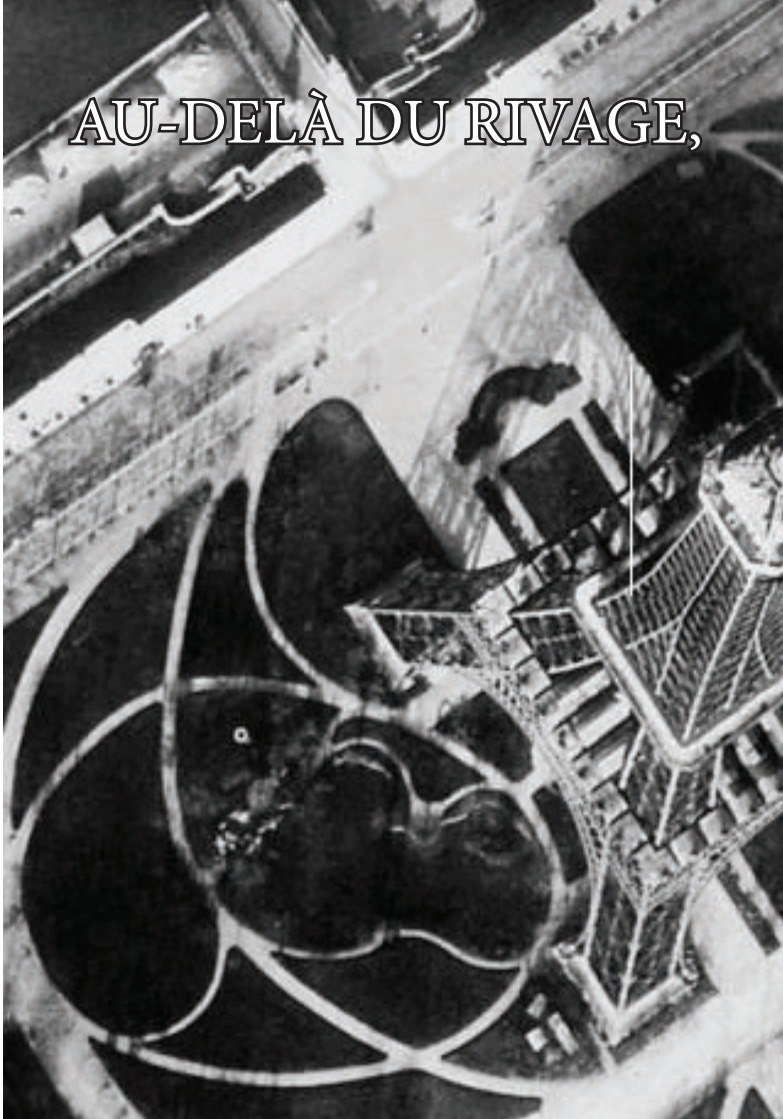
Depuis peu, grâce à l'exploitation croissante de l'espace aérien (avions, hélicoptère, satellites...) et aux progrès de la photographie (mobilité et qualité), les images de la terre vue du ciel affluent. Nous pouvons citer en exemples les succès notables que sont *La Terre vue du ciel* de Yann Arthus-Bertrand, le site *Google Earth*, ou tout dernièrement le film *Gravity*.

La Tour Eiffel, célébrité française par excellence, maintes fois représentée, illustre bien cette évolution par la diversité de ses illustrations que nous allons ici confronter.

Nous pouvons citer la toute récente pratique développée en Russie du *skywalking* qui consiste à faire une prise photographique ou vidéo de l'escalade clandestine et sans protection d'une tour, gratte-ciel, grue...

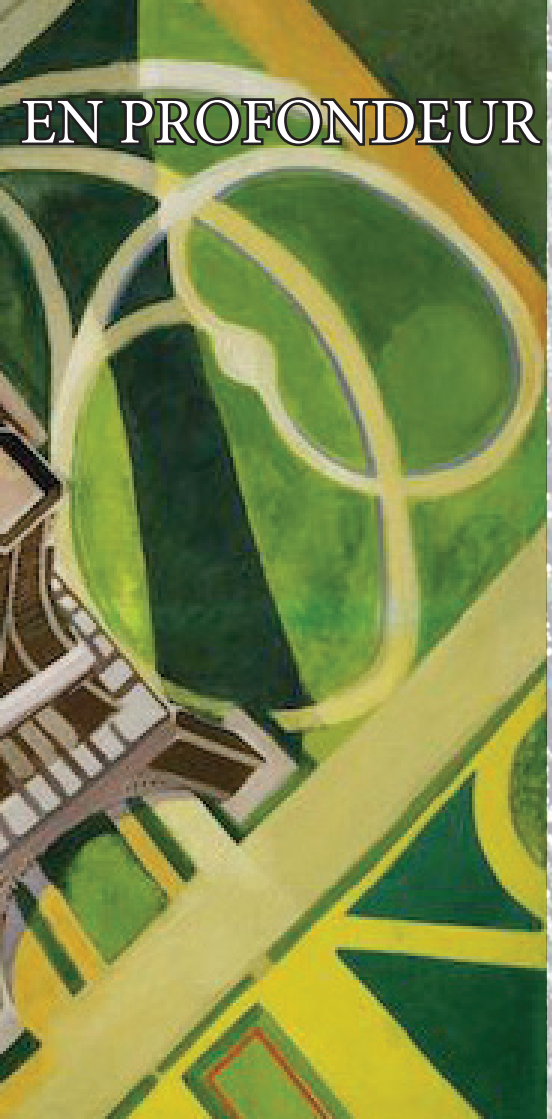
« Prise à cinquante mètres du sommet, cette photographie perpendiculaire réduit tous les volumes à un plan unique sur lequel s'articulent les aplats que forment le jardin et la Seine et où se conjuguent les lignes de la Tour et les allées du Champ-de-Mars. Dans cette image, on ne pointe plus la hauteur ou l'architecture diaphane du bâtiment, mais son dessin, caractéristique du monument parisien que le point de vue en plongée exalte. Formellement étonnante, cette photographie de la tour Eiffel répond d'abord à des critères pittoresques. Alors que l'industrie de la carte postale a largement diffusé la plupart des clichés terrestres de l'édifice, ce point de vue perpendiculaire présente l'originalité nécessaire pour renouveler le sujet. »

Thierry Gervais, « Un basculement du regard », *Études photographiques*, 9 mai 2001, [En ligne], mis en ligne le 09 février 2005. URL : http://etudesphotographiques.revues.org/916. consulté le 03 avril 2014.



La Tour Eiffel, A. Schelcher et A. OmerDécugis, dans *Paris vu en ballon et ses environs*, 1909 (détail).

EN PROFONDEUR



Tour Eiffel et jardins du Champ-de-Mars, Robert Delauney, 1922 (détail).

Ébloui de lumière l'instant précédent, à son apogée, il tombe à présent. Il a été libre. Trop libre. Et il s'en est brûlé les ailes.

Icare, celui qui aurait pu atteindre le zénith, est rappelé par la Terre. Sa chute est foudroyante. La vitesse à laquelle il retombe ne lui permet que de saisir quelques images instantanées de ce qui se rapproche alors dangereusement de lui.

La Terre. Les continents. Les agglomérations. La ville grise. Les places grouillantes. Le sommet de la Tour Eiffel, déjà loin derrière. Les eaux de la Seine dans lesquelles se reflète le ciel azuré. Mais aussitôt, au travers des ondoiements du fleuve, Icare distingue des objets échoués près de la berge. Des barrières en fer, des roues de vélo, des bouteilles de bière... et alors qu'il atteint le niveau de l'eau, il comprend en un instant, presque illusoire, que ces débris amoncelés s'étendent bien au-delà du rivage, en profondeur, tant et si bien qu'une cité semble en naître, dont les seuls habitants sont les algues serpentines et dont la lumière ne suffit à révéler les entrailles.

Vue agrandie du lac de Central Park par Google Earth.

Le corps d'un best jumper retrouvé dans la mer Egée

Dédale exhorte Icare à le suivre ; il lui montre l'usage de son art périlleux ; il agite ses ailes, se détourne, et regarde les ailes de son fils. Le pêcheur qui surprend le poisson au fer de sa ligne tremblante, le berger appuyé sur sa houlette, et le laboureur sur sa charrue, en voyant des mortels voler au-dessus de leurs têtes, s'étonnent d'un tel prodige, et les prennent pour des dieux. Déjà ils avaient laissé à gauche Samos, consacrée à Junon ; derrière eux étaient Délos et Paros. Ils se trouvaient à la droite de Lébynthos et de Calymné, en miel si fertile, lorsque le jeune Icare, devenu trop imprudent dans ce vol qui plaît à son audace, veut s'élever jusqu'aux cieux, abandonne son guide, et prend plus haut son essor. Les feux du soleil amollissent la cire de ses ailes ; elle fond dans les airs ; il agite, mais en vain, ses bras, qui, dépouillés du plumage propice, ne le soutiennent plus. Pâle et tremblant, il appelle son père, et tombe dans la mer, qui reçoit et conserve son nom. Son père infortuné, qui déjà n'était plus père, s'écriait cependant : « Icare ! Où es-tu ? Icare ! dans quels lieux dois-je te chercher ? » Il aperçoit le fatal plumage qui flotte sur les eaux. Alors il maudit un art trop funeste ; il recueille le corps de son fils, l'ensevelit sur le rivage, et ce rivage retient aussi son nom. ■

Ovide, *Les Métamorphoses* VIII

Pieter Bruegel, *La Chute d'Icare*, v. 1558, Musée royal des Beaux-Arts de Belgique

Robert Smithson, *Spiral Jetty*, 1970, Utah, Etats-Unis

H U T E

« C'est là, ceci est bien l'origine. La base du système fractal. La rotondité propre à la nature. Il n'y a qu'à observer la pousse d'une fougère pour m'en persuader. C'est bien cette plante présente sur Terre depuis des temps immémoriaux qui a inspiré les crosses et volutes des temples antiques. C'est le module pur, le nombre d'or utilisé par Phidias dans la construction du Parthénon d'Athènes.

La ligne se déploie, laisse place à des possibles, à un devenir dans son déroulement. Un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, ou peut-être l'inverse ? Je la vois, qui s'avance sur ma jetée, elle ne va nulle part. C'est la beauté du geste qui compte : l'enroulement, le recentrement l'anime. »

Elle sait qu'il est en train de contempler son œuvre. Elle s'est mise en scène parcourant la jetée exprès. Peut-être qu'il la suit du regard. Elle écoute le bruit de l'eau qui butte par vagues régulières contre l'amas de sable et de cailloux ; elle suit ce rythme, bercée par le clapotement sourd.

Elle se retourne, la fumée noire s'échappe du cockpit et dessine encore dans le ciel le plongeon de l'appareil en ligne droite. La chute, sans détours. Les pales enflammées continuent vainement à tourner, tandis que l'appareil sombre dans le lac.

L'eau a tout englouti et retrouve progressivement sa quiétude.

Robert Smithson meurt en 1973 dans un accident d'hélicoptère alors qu'il contemple l'une de ses œuvres. Ce destin tragique rappelle celui d'Icare, condamné pour s'être approché trop près du soleil. L'attraction exercée par les œuvres de l'artiste aurait-elle également une force destructrice ? Absorbé dans la contemplation de son œuvre, aurait-il été châtié pour son hybris ? Les circonstances de sa mort soulignent le caractère perpétuel des mythes de notre société.

Cette plaquette a été réalisée par les étudiants de 3e année de licence bidisciplinaire Lettres/Histoire de l'art de l'Université Lumière Lyon 2 (2013-2014), sous la responsabilité de leurs enseignants, Serge Molon et Denis Reynaud : Cécilia Bailly, Camille Bévilacqua, Morgane Chatenaud, Morgan Colonge, Margaux Coureau, Jérome Debec, Léa Djurado, Chloé Feuvrier, Laureline Jonville, Grégoria Lagourgue, Anh-Minh Le Moigne, Hugo Monniello, Marine Nublat, Marilou Périno-Mosca, Léna Ricart, Jérémy Rodriguez, Célia Séligny, Alexandra Thibault.

L'impression de la plaquette a été réalisée par les soins du Service RIME de l'Université Lumière Lyon 2.

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2
UNIVERSITÉ DE LYON